

« Il n'est pas une seule partie du corps humain dans laquelle il ne s'introduise. »

D.A.F. de Sade, *La philosophie dans le boudoir*

Quatrième de couverture

Quelle étrange abomination Proust a-t-il pu commettre pour s'attirer la rage et le mépris de ses contemporains ?

Montesquiou : « Mélange de litanies et de foutre » ; Gide : « Offense à la vérité » ; Cocteau : « Il n'a aucun cœur » ; Lucien Daudet : « C'est un insecte atroce » ; René Boylesve : « Une chair de gibier faisandé » ; marquis de Lasteyrie : « Quel genre épouvantable ! » ; André Germain : « Vieille demoiselle » ; Lucien Corpechot : « Il était complimenteur, obséquieux, flatteur, hystérique » ; Alphonse Daudet : « Marcel Proust, c'est le diable ! » ; Jeanne Pouquet : « Ce détraqué de Proust » ; Barrès : « Sa tête de rahat-lokoum » ; Claudel : « Vieille Juive fardée »...

C'est simple, Proust a perpétré le plus fabuleux des crimes, et ce crime porte un nom : il s'appelle *Albertine*.

Albertine, ou l'écriture faite femme. Albertine, ou la femme faite lesbienne. Albertine, ou la ronde des femmes enfin radicalement pénétrée, au fil du temps et de mère en fille, par la grâce de ce qu'il faut bien nommer, eh oui, *l'hétérosexualité dans l'âme* du très glorieux Marcel Proust.

LE BAISER

« La vérité de l'érotisme est trahison. »
Georges Bataille, *L'érotisme*

« Vous savez ce qu'est un classique, n'est-ce pas ? » demandait Hemingway en donnant aussitôt la réponse : « Un livre dont tout le monde parle et que personne ne lit. »

Proust à cet égard est le grand classique du siècle, son œuvre le vrai Pentateuque de notre temps. D'ailleurs il est rare que je referme un des cinq petits volumes à la couverture de cuir brun striée d'or – les trois de la *Recherche*, le *Jean Santeuil*, le *Sainte-Beuve* –, sans déposer sur sa jaquette un baiser prompt et naturel.

La première fois que j'embrassai spontanément un livre, par une décharge disruptive de mon euphorie accumulée, l'incongruité de mon propre geste me prit par surprise.

Pourquoi fais-tu cela ? me dis-je.

Puis je revis le père de mon père, Ezriel Zagdanski, valétudinaire vieillard voûté dans un coin de la synagogue de la rue Sainte-Isaure, oscillant tel un métronome mystique, les épaules recouvertes de son immense taletth blanc et noir, comme drapé à même une page du Talmud, porter ainsi furtivement son recueil de prières à ses lèvres pour clôre le long marmottement de sa psalmodie.

Il ne m'a fallu que vingt secondes pour aimer Proust à fond, comme j'aime Homère, Shakespeare, la Bible, Zénon d'Élée, La Bruyère, Swift, Eschyle, Pascal,

Cervantes, ou n'importe lequel de ces classiques dont tout le monde parle, et que moi je lis.

Vingt secondes déconcertées par cette implosion de la langue dans la langue, cette fission un à un de tous les atomes du français, mon idiome maternel rendu, et de la façon la plus abrupte, familièrement méconnaissable, tangiblement dématérialisé, dématernalisé en somme, toute l'orthodoxie syntaxique affadie en une fulgurance par ce prononciamento vivace des mots, ce gondolement emballé du tapis roulant de la ponctuation, ce flamboiement des lettres sur la page, « feu noir sur feu blanc » comme dit Rachi, les mille vieux lieux communs du langage déroutés irréversiblement, comme ils le sont aussi par la moindre ligne de Céline.

Vingt secondes d'étourdissement donc, puis ce fragment de phrase : « il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage ».

Voilà, j'étais pris. Douze mots – apôtres d'une nouvelle bonne nouvelle – me soufflant que je serais un jour, moi aussi, romancier, c'est-à-dire enfin devenu moi-même ce dont parlait l'ouvrage.

J'ai le souvenir précis, par exemple, de la posture dans laquelle j'ai découvert la phrase : « Quelquefois, comme Eve naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. » ; du train de banlieue ensoleillé où j'ai achevé de lire les *Jeunes filles en fleurs* ; du couloir du Louvre où je me suis assis et où j'ai empoigné *Sodome et Gomorrhe* ; de la salle d'attente d'un médecin où j'ai commencé le *Temps retrouvé* ; et bien sûr de ces dizaines d'heures nocturnes tenues en cercle autour de mon corps allongé, avant de ne pas m'endormir.

Grâce à Proust, longtemps je me suis couché tard.

Pourquoi *Le sexe de Proust* ?

Nous sommes en mai 1921. Gide a supplié Proust de le recevoir, Proust lui envoie le taxi d'Odilon Albaret. Ils discutent de Baudelaire. À la grande stupéfaction de son censeur mi-repenté, Proust soutient que le prince des nuées, indubitablement, était homosexuel. Avoir traité des lesbiennes de cette manière, « et déjà le besoin d'en parler » assène Proust, il fallait que le grand Baudelaire eût une disposition à l'inversion.

Gide évidemment, son casque à mèche déjà bien abasourdi par les personnages si peu mièvres, si peu poétiques, si peu gidiens de Charlus et Jupien, et révolté – comme à peu près tout le monde – par la trahison du milieu que représente l'invention d'Albertine, ne sait que balbutier, dans sa triste niaiserie : « Ne nous présenterez-vous jamais cet Éros sous des espèces jeunes et belles ? »

Mais venons-en au point.

La révélation primordiale de la *Recherche* est l'hétérosexualité de l'écriture, ce que Proust n'a découvert qu'autant qu'il était lui-même hétérosexuel dans l'âme, comme est circonscrit le cœur.

L'âme... le corps... le cœur... l'esprit..., toute une théologie – la catholique – en dehors de quoi il est ridicule de prétendre lire Proust, comme d'espérer faire aimer Sade à un mormon.

Tu t'agites, hypocrite lecteur ? Lectrice, ma sœur, tu te récries ? Cette idée est ignoble ? absurde ? grotesque ? stupide ?

J'en doute.

Paradoxale ?

Sans doute. Et en cela même éminemment proustienne.

« Il se disait qu'il n'y a souvent qu'à prendre le contrepied des réputations que fait le monde pour juger exactement une personne. »

Je dois le dire, ce n'est pas théoriquement d'abord que j'ai conçu cette pensée inouïe d'une hétérosexualité de Proust. Plutôt le hasard chronologique de mes

lectures qui me fit intercaler, entre chacun des trois volumes de la *Recherche*, chacun des trois volumes des merveilleux *Mémoires* de Casanova. À peine avais-je fini un volume de Proust que j'entamais la lecture d'un volume de Casanova, puis Proust, puis Casanova, puis Proust, puis Casanova, de délicieux mois durant.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de lire en tresse ces deux-là. Ce n'était certes pas en vue de me reposer, de me distraire de Proust avec Casanova, comme on lit Malherbe pour aérer Kant par exemple. Je ne suis jamais fatigué de lire un grand écrivain (tandis que dix lignes de journal m'épuisent considérablement). Non, je faisais plutôt s'interpénétrer Casanova et Proust à la façon dont les héros de Sade varient leurs positions et kaléidoscopent leurs figures, pour décaler le désir.

Et le résultat fut une évidence, à savoir que l'écriture s'accompagne toujours d'un désir voyageur, ce qu'Homère nomme une « odyssee », Hemingway un « solitaire ambulant » (en français), Sterne un « voyage sentimental » (car voyage et voyageur, corps et translation, ne font qu'un), Saint-Simon (trop « marqué » – c'est-à-dire d'un rang trop haut – pour être libre de ses déplacements) une « curiosité dépitée », chauffée à blanc et qui prendra sa revanche vrillée sur place.

Un désir voyageur qui n'est pas un simple désir de voyager – lequel n'aboutit jamais littérairement qu'à des panoramas –, mais une réelle mobilité interne du désir.

« Le désir n'est donc pas inutile à l'écrivain pour l'éloigner des autres hommes d'abord et de se conformer à eux, pour rendre ensuite quelque mouvement à une machine spirituelle qui, passé un certain âge, a tendance à s'immobiliser. »

Et puis, bien sûr, il y a la censure. La cécité busquée de la censure, le grossier brouillage radar buté et ronronnant de la censure.

En admettant que je n'eusse aucune propension à entendre ce que dit clairement Proust, l'insistance apeurée de la censure à l'enfourir m'aurait mis

assurément, par l'absurde, la puce à l'oreille.

J'ai vu en effet dans une étincelante lumière négative ce que désirait celer la censure, par cette universelle goguenardise professée autour de Proust, qui consiste *grosso modo* à ricaner du travestissement malhabile qu'il aurait infligé à son homosexualité dans la *Recherche*.

Critique sourde autrement dit à ces phrases limpides où Proust confirme que sa vie n'est pas son œuvre, que la seule réalité d'un grand écrivain, c'est la littérature, « qu'un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices ».

Vous qui entrez, laissez toute névrose.

Allez lecteur, pourquoi ne pas se détendre ? Toi-même, par hasard, es un brin homo ? hétéro ? bi ? vicieux frigide ? habile pervers ? vierge nubile ?

Et alors ! Qui s'en soucie ?

Oublie un peu ton sexe. Apprends à changer de corps. Délaisse tes ruminations préconçues. Viens sans bagages.

« Ici il convient de laisser tout soupçon ; toute lâcheté ici doit être morte. »

Pour me suivre, seul te sera utile ce trio d'armes : une âme joyeuse, un cœur chaste, et une infinie débauche d'esprit.

Et la devise, cette fois, quelle sera-t-elle ? *À l'attaque* sonnait joliment vif, mais Proust réclame quelque chose de plus subtil.

D'où : *Pas de temps à perdre*.

Alors en route.

INVERSION

« Les romanciers devinent à travers les murs. »

Lettre à Jacques Boulenger

Naissance au savoir

Parmi les diverses dates de naissance plausibles de Proust, la plus stridente est 1743.

En juillet 1743, Saint-Simon rédige le génial exorde de ses *Mémoires*. Cela fait six mois qu'il n'a pas écrit une ligne, pénétré de douleur par la mort de sa femme. Six mois que la grotesque, la maléfique, la merveilleuse ronde nommée « Versailles » reste figée – à la date de mai 1711 – en suspens au-dessus de son crâne, comme une auréole, un de ces disques d'or polis apposés sur le sinciput des saints dans le *Polyptique de Saint-Antoine* de Piero della Francesca.

Et un beau soir d'été, tout repart. Saint-Simon retrouve immédiatement son phrasé sans freins, ses longues hélices vitriolées, ses vives volutes d'adjectifs, ses javelines de virgules spiralées comme des colonnes de Véronèse, et comme elles grimant au ciel.

Le premier mot qu'il écrit est: *SAVOIR*.

Il sait qui il est, il s'avoue ce qu'il voit, il se voue à sa voie et savoure son savoir.

« SAVOIR s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire singulièrement celle de son temps »

À la seconde précise où redémarre le sceau-cylindre saint-simonien, dont rien n'arrêtera plus désormais la célérité cunnéiforme, lorsque la plume d'oie du duc trace les minuscules hiéroglyphes sans rature, dans la percussion de son style acide gravé à même l'épine dorsale du siècle, un autre nom naît dans le jardin

tangentiel des écrivains, attendant son heure, sûr aussi de son savoir.

À Lucien Daudet : « Je suis la seule personne qui aie besoin de connaissances précises, de savoir exactement les choses dont je parle. »

Baptême de guerre

Au comte Jean de Gaigneron qui compare son œuvre à une cathédrale, Proust, touché, répond : « J'avais voulu donner à chaque partie de mon livre le titre : *Porche, Vitraux de l'abside*, etc. »

Si on ne saisit pas d'emblée la visée catholique de Proust, on risque fort de ne strictement rien comprendre à la *Recherche*. Or là encore, c'est Saint-Simon qui baptise.

L'équation que désire résoudre le duc est celle d'une écriture catholique. Être écrivain, pénétrer des mystères qu'on devrait ne pas voir, et révéler ce savoir, est-ce bien catholique ?

Première constatation : Si écrire revient à pécher, cette mauvaise habitude remonte loin en arrière. « On ne prétend compter que les catholiques, et on sera encore assez fort. »

Dans son dos Saint-Simon sent crépiter tous ses livres, particulièrement la *Franciade orientale*, une chronique enluminée de la Terre sainte écrite au douzième siècle par Guillaume de Tyr. Le duc peut logiquement tracer : « Ne se permettre aucune histoire au-deçà de ce que l'Écriture nous en apprend, c'est se jeter dans les ténèbres palpables d'Égypte. »

Voilà pour l'impulsion hébraïque.

Fort de son savoir, l'écrivain palpe les ténèbres, il largue l'Égypte au logis, traverse ses contemporains momifiés et s'en va éclairer ce qui aveugle les autres. « Tout en est palpable et saute de soi-même aux yeux », écrit encore Saint-Simon.

Mais l'écriture n'est-elle pas un art de la guerre ?

Et le catholicisme n'est-il pas une théorie et une pratique de la charité ? Est-ce conciliable ?

Sans doute, si on considère – présence invisible mais essentielle du judaïsme chez Saint-Simon – que Dieu lui-même fut écrivain. « Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné d'être auteur d'histoires dont tout le tissu appartient en gros à ce monde, et serait appelé profane comme toutes les autres histoires du monde si elles n'avaient pas le Saint-Esprit pour auteur. »

Et puis charité bien ordonnée ne commence-t-elle pas par soi-même ? « Nous nous devons pour le moins autant de charité qu'aux autres : nous devons donc nous instruire pour n'être pas des hébétés, des stupides, des dupes continuelles. »

Enfin la charité ne consiste-t-elle pas, aussi, à défendre les plus faibles contre les plus forts ? « Les mauvais, qui dans ce monde ont déjà tant d'avantages sur les bons, en auraient un autre bien étrange contre eux s'il n'était pas permis aux bons de les discerner, de les connaître, par conséquent de s'en garer, d'en avertir à même fin, de recueillir ce qu'ils sont, ce qu'ils ont fait à propos des événements de la vie, et, s'ils ont peu ou beaucoup figuré, de les faire passer tels qu'ils sont et qu'ils ont été à la postérité, en lui transmettant l'histoire de leur temps. »

L'équation est résolue, plus de raison d'hésiter. Sur le pupitre du duc, à portée de sa main droite, se trouve un vieux manuscrit, datant de 1711 justement, auquel il jette un œil tout en écrivant. Son titre ?

Brouillons des projets sur lesquels il faudrait travailler petit à petit sans relâche et sans jamais tomber dans le piège de se laisser rebuter par rien.

Et voilà pour *Le Temps retrouvé*.

Le lieu du monde

Proust, né et baptisé sous Saint-Simon, peut s'en aller retrouver son temps

dans un drôle de sous-marin tapissé de liège, propulsé à un détonant mélange de morphine, d'aspirine, de caféine, de véronal et d'adrénaline, balançant ses lettres-leurres à intervalles réguliers, disparaissant sous de palpables bouffées fumigènes, embrumant son monde, feignant l'asthme pour cacher l'apnée.

Dieu se surnomme « le Lieu », dans la Cabale, parce que « le Saint, béni soit-Il, est le lieu du monde mais le monde n'est pas son lieu ».

Et dans le Zohar (un nom que connaissait Proust, qu'il note dans un carnet, qui lui rappelle « le vent ensoleillé qu'il faisait », Ruskin et l'Italie) : « Occulté, il est le lieu de toutes les bénédictions. »

Et Proust dans *Sodome* : « Moi, l'étrange humain qui, en attendant que la mort le délivre, vit les volets clos, ne sait rien du monde, reste immobile comme un hibou et comme celui-ci, ne voit un peu clair que dans les ténèbres. »

Si au dix-huitième siècle Versailles tenait lieu de monde, le « monde » au vingtième siècle s'est infusé dans un faubourg de Paris, tel le Temps dans une tasse de thé. Inutile de vibronner inconsidérément, tous les lieux sont des non-lieux. Sachez en pénétrer un, vous voilà partout, et prêt au combat.

Vous dormez le jour ? Vous n'en écrirez que mieux vos *Mille et une nuits*.

Les mondains vous font une réputation de snob ? C'est votre solitude qu'ils abhorrent.

On se gausse de vos phrases gigantesques ? Augmentez la dose, pure question de souffle, votre asthme en apnée finira bien par étouffer toute objection.

Vos amis vous harcèlent ? Défendez-vous par une amitié délirante, une générosité grandiose, écrivez-leur sans répit, vantez leurs mérites, taxez leurs œuvres de génie, plaignez-vous de vos maux, insistez sur votre ruine présente, annoncez l'imminence de votre mort... l'ironie globale consistant à persuader ces morts-vivants qu'ils sont immortels, que c'est vous l'infirmes.

Vous avez pris soin d'emmener dans votre sous-marin les *Mémoires*, « écrits eux aussi la nuit ». Et si vous ressassez bien haut que le divin duc est votre « grand divertissement », c'est afin que nul ne s'aperçoive qu'il est votre lance-

missiles. Vous ne songez plus dorénavant qu'à la ruse extrême sur quoi se fonde votre art, en méditant cette salve de Saint-Simon : « Il faudrait donc qu'un écrivain eût perdu le sens pour laisser soupçonner seulement qu'il écrit. »

Le livre de sable

À Louis d'Albufera, Proust écrit en mai 1908 :

« J'ai en train :

une étude sur la noblesse

un roman parisien

un essai sur Sainte-Beuve et Flaubert

un essai sur les Femmes

un essai sur la Pédérastie (pas facile à publier)

une étude sur les vitraux

une étude sur les pierres tombales

une étude sur le roman. »

Lorsqu'il commence à concevoir la *Recherche*, Proust entend clairement écrire quelque chose qui n'a jamais été écrit auparavant. Un livre qui soit plus qu'un livre, une pensée qui dépasse la pensée, un style qui révoque tous les styles, un texte qui invalide tout texte. Une œuvre qui participe du roman, bien sûr, mais un roman universel et parfait, à la fois livret de musique et manuel de guerre, essai sociologique et catalogue de musée, thèse psychologique et satire de l'élite, roman d'amour et chef-d'œuvre d'humour, traité étendu de la Surface et minutieuse étude des Profondeurs.

Une véritable Bible bis, en somme, un « livre de sable » tel que l'imagine Borges, un ouvrage dont il suffit de tourner quelques pages pour que son texte déjà diffère.

Non pas un livre qui prenne le temps pour sujet, mais un roman qui soit lui-même un sablier sans fin.

Non pas un récit nostalgique qui s'évertue à chercher un temps disparu, mais une vraie trouvaille, une machine, une invention, un engin, mi-bathyscaphe mi-aéronef, qui parvienne à circonscrire le temps lui-même et dont rien, et surtout pas la mort, ne saurait entraver les évolutions.

Première apparition

L'essai « pas facile à publier » qu'évoque Proust correspond peu ou prou à *Sodome et Gomorrhe*. Ce trou noir, ce vortex magnétique autour duquel tout s'organise, s'ouvre lui-même par un avant-propos qui est un minuscule roman dans le roman, la révélation d'une découverte faramineuse qu'on peut nommer la danse du bourdon et de l'orchidée, charnière aux deux autres découvertes capitales de la *Recherche* : le talus de Montjouvain en amont, l'hôtel de Jupien en aval – le rire d'Albertine n'étant pas de l'ordre de la révélation dynamique mais bien de la victoire acquise, dont il est le cri de gloire.

Cet avant-propos, Proust choisit de l'intituler, en prenant la liberté toute talmudique de carrément réécrire un épisode biblique :

Première apparition des hommes-femmes, descendants de ceux des habitants de Sodome qui furent épargnés par le feu du ciel.

On y voit Charlus lever Jupien dans la cour de l'hôtel des Guermantes ; on y entend leurs ébats sodomites ; on y suit une réflexion étourdissante sur les lois du monde végétal ; on y admire la plus longue phrase jamais écrite par Proust (1500 mots), consacrée à la « race maudite » des invertis, lesquels sont étrangement comparés aux juifs ; on y apprend une théorie inédite sur les sexes et leurs répartitions ; on y constate, enfin, une véritable et admirable midrachisation expresse du texte de la Genèse.

En un mot, et à condition de savoir un tant soit peu lire – non pas entre, mais à même le lit des lignes –, on y contemple de part en part la cristallisation étoilée et limpide du secret des écrivains.

Nature du vice

Proust part d'une idée assez usuelle selon laquelle le vice et la vertu, en somme, sont relatifs aux mœurs. « Il n'y avait pas d'anormaux quand l'homosexualité était la norme. »

Puis il bouleverse ce lieu commun en posant que si l'homosexualité n'est un vice qu'en apparence, une perversion relative, c'est en réalité parce que l'inversion est le lot commun de l'espèce humaine.

Telle est l'irrépressible conclusion qui s'impose à la fin de cet avant-propos, tant les métaphores abondent qui posent la naturalité et la sociabilité de l'inversion. « Ce sont des aspects différents d'une même réalité », écrit Proust, « un admirable effort inconscient de la nature : la reconnaissance du sexe par lui-même, malgré les duperies du sexe, apparaît la tentative inavouée pour s'évader vers ce qu'une erreur initiale de la société a placé loin de lui ».

Ainsi la principale raison de l'apparente aversion que suscite l'inversion, c'est paradoxalement qu'elle est plus normale, moins trompeuse, moins erronée (« les duperies du sexe », « une erreur initiale de la société ») que l'hétérosexualité.

L'hétérosexualité s'avère, elle, d'une irrationnelle complexité sensuelle: Swann aime Odette alors précisément qu'elle « n'est pas son genre ». Par cette phrase célèbre sur quoi s'achève *Un amour de Swann*, Proust révèle que c'est l'hétérosexualité qui est vicieuse. « Pour l'inverti le vice commence quand il prend son plaisir avec des femmes. »

L'homosexualité n'est pas tant vicieuse que viciée, vissée, elle revient au même, elle toupille autour d'un sempiternel cercle vertueux. Proust qualifie ainsi de « vertueuse perversité » l'attitude d'Albertine refusant, à l'instar de sa mère, son baiser au narrateur. Et dans *Le Temps retrouvé* : « Rien n'est plus limité que le plaisir et le vice. On peut vraiment, dans ce sens-là, en changeant le sens de l'expression, dire qu'on tourne toujours dans le même cercle vicieux. »

Voilà le sens méconnu de l'inversion.

Crime factice

Rien d'absurde par conséquent si Charlus et Jupien sont assimilés à Roméo et Juliette. Leur pariade étrange, empreinte aussi d'un certain « naturel », ressortit bien à une « espèce de miracle », mais un miracle à la seule imagination de Marcel qui les observe en secret. Un miracle banal et régulier donc, semblable à tous ceux de la botanique, et dont la fleur et l'insecte eux-mêmes n'ont aucune notion.

Pareillement, la « beauté » dont sont revêtues les œillades de Charlus et Jupien leur reste aveugle par définition, puisque ces regards eux-mêmes « ne semblaient pas avoir pour but de conduire à quelque chose ».

Et si, écoutant à travers une fine cloison les vigoureux ébats des deux hommes (indiquant en revanche que toute vraie découverte érotique est toujours essentiellement auditive), le narrateur compare la sonorité du plaisir à celle de la souffrance, il comprend également que la sodomie n'est qu'un vice factice, un attentat bouffon, presque un jeu d'enfants, les cris des amants laissant d'abord croire à un égorgement « et qu'ensuite le meurtrier et sa victime ressuscitée prenaient un bain pour effacer les traces du crime ».

Simulacre de crime qui ne convainc pas même ses propres comédiens, telle la flagellation sanguinolente de Charlus dans l'hôtel de Jupien par un voyou trop foncièrement bon, s'empêtrant dans son « effort factice vers la perversité qui n'aboutissait qu'à révéler tant de sottise et tant d'innocence ».

Sodome sur Seine

L'homosexualité ne s'organise donc pas comme une marginalité, elle s'est élaborée en une véritable société transversale, « une franc-maçonnerie », écrit Proust dans l'essai miniature qui suit la scène de sodomie, « qui repose sur une

identité de goûts, de besoins, d'habitudes, de dangers, d'apprentissage, de savoir, de trafic, de glossaire ».

Une société à la fois secrète et efficace, translucide et omniprésente, en un mot la vraie société en soi. « Ces êtres d'exception que l'on plaint sont une foule. »

Et cette communauté est la plus idéalement vertueuse qui soit, c'est elle la normale, l'égalitaire (Proust compare les différentes sphères homosexuelles à l'« Union des gauches » et la « Fédération socialiste »), l'utopique enfin réalisée, où « un ambassadeur est ami d'un forçat », où un baron et un giletier peuvent s'aimer sans entrave sous le regard dissécateur de Marcel, l'« herborisateur humain », le « botaniste moral ».

L'homosexualité est une orthodoxie de fond, la communauté homosexuelle est la Société des Ennemis du Crime comparée à laquelle l'hétérosexualité *déconne* littéralement.

Et lorsque pour clôre son avant-propos Proust imagine – en réécrivant concrètement la Bible avec une audace digne du Talmud, mêlant de manière très logique l'Eden et Sodome – ce que donnerait une terre promise invertie, ce à quoi aboutirait un Sodome sioniste, il en vient à la conclusion que ce serait la plus commune des capitales, « c'est-à-dire que tout se passerait en somme comme à Londres, à Berlin, à Rome, à Pétrograd ou à Paris ».

Sacré Socrate

L'homosexualité est aristotélicienne. Son principe est l'identité, son style la modération, sa valeur la tradition, sa langue naturelle la philosophie (« la docte Sodome » écrit Verlaine).

Ce n'est pas un hasard si la grande civilisation de l'homosexualité, la Grèce, fut aussi celle du culte du Même (*homos* en grec), de l'Équilibre, de la Mesure (*Médên agan, Ne quid nimis*, Rien de trop), et surtout de la Raison, du *Logos*, c'est-à-dire à la fois le langage (savoir-traffic-glossaire), et l'intelligence que Proust

réprouve en ouverture du *Sainte-Beuve* et à laquelle il oppose l'imagination (« Mystérieuse faculté que cette reine des facultés ! » Baudelaire), et le hasard des sensations (« Toute Pensée émet un coup de Dés » Mallarmé).

« L'enfer c'est les autres ! » est donc la proclamation homosexuelle par excellence. Pour l'écrivain adonné à l'invention, l'enfer c'est toujours le Même.

Proust insiste à plusieurs reprises sur l'argument socratique par quoi se normalise l'homosexualité. Socrate ne définissait-il pas la philosophie comme une accoucheuse ? Les invertis ne sont pas tant des hommes efféminés que des hommes sages-femmes. Au sens propre, ils sont à la fois hommes sages et hommes-femmes.

Autre raison pour laquelle il n'est pas de subversion dans l'inversion, c'est que cette dernière n'est jamais qu'une didactique, une initiation. Dans *Première apparition*, l'inverti solitaire est carrément comparé à un professeur de sanscrit du Collège de France. Et Jupien ne voit-il pas en sa maison de passe « un bureau de l'esprit », et lui-même comme un Socrate payant, c'est-à-dire un professeur de philosophie ?

La différence essentielle sur ce point entre le philosophe et l'écrivain, c'est que celui-ci doit capter clandestinement cette initiation, la détourner de son sens social, il lui faut faire preuve d'invention, traverser l'inversion en se purgeant de toute aversion, il lui faut pénétrer le lesbianisme, conclure ce que Proust nomme « un pacte avec Gomorrhe », dont il remet la définition à plus tard.

En d'autres mots, si philosophiquement parlant l'homosexualité est une accoucheuse, littérairement parlant c'est toujours une faiseuse d'anges.

Maman Gide

Un écrivain majeur parmi les majeurs, dont le nom perdurera pour les siècles des siècles, et qui avait mille raisons de faire la fine bouche : Jacques Normand (alias Madeleine), expliqua dans un rapport de lecture qu'il fit à

Fasquelle son refus de publier *Swann* : « Si le petit garçon ne s'invertit pas, à quoi sert toute cette monographie ? Si oui – et il faut l'espérer pour la logique – elle a sa raison d'être, mais il y a tout de même une disproportion inimaginable. »

Si du moins le narrateur lui-même était un Charlus, le roman serait plus logique. Qui se ressemble s'assemble, on ne parle bien que de ce qu'on connaît bien, il faut s'exiger tel que l'on est, suivre sa pente pourvu que ce soit en montant, etc.

Difficile de ne pas penser à Gide en lisant le portrait de la folle repentie que trace Proust, « passant toute une vie à essayer vainement de réparer par une tenue sévère, protestante » son passé prétendument provocateur.

C'est selon cette logique morale de l'inversion que Gide, persuadé de bouleverser les mœurs par ses révélations, obtiendra en réalité tous les suffrages homosexuels, contre Proust.

Dans une interview de 1960, Céline, lui, prend explicitement le parti de Proust contre Gide : « Ça fausse un peu le jugement qu'on peut avoir sur Proust, ces histoires pédérastiques, cette affaire de bains-douches, mais ces enculages de garçon de bain, tout ça, c'est des banalités... Mais il en sort que le bonhomme était doué.. Extraordinairement doué... Ah ! oui, doué, doué, quand y voit ces gens qu'ont si changé, là... »

Céline a vu l'invisible lien qui nouait l'homosexualité proclamée de Gide à sa reconnaissance officielle. Gide gémit sa haine des familles ? Pensez-vous, toutes classes sociales confondues les familles l'adorent ! À Hindus, le 11 juin 47 : « Gide a droit à toute la reconnaissance des jeunes bourgeois et ouvriers que l'anus tracasse... oh ! tu vois maman Gide notre plus grand écrivain français trouve que se faire enculer est parfaitement légitime, louable, artistique, convenable... très bien mon fils, je t'en bénis, répond la mère qui au fond ne demande pas mieux – Tous les homosexuels sont d'admirables fils. Je n'ai rien contre les enculés, croyez-le... mais en fait de création littéraire de Gide je n'en aperçois pas l'atome. »

Puisque la société est secrètement homosexuelle (« partie donc réprouvée

de l'humanité mais membre pourtant essentiel, invisible, innombrable de la famille humaine » écrit Proust de l'anonyme communauté des invertis), Gide ne peut qu'être couronné par la société. Il n'y a aucune contradiction à ce que « le Gide des petits garçons » soit récompensé par la haute pudibonderie littéraire. À Bendz, en 1948 : « Gide me fait toujours moins rigoler avec ces troufignolages. Il faut que les membres du Nobel Suédois soient aussi secrètement très préoccupés par les questions d'anus pour avoir décerné leur palme à ce grand propagandiste ! On les dit très puritains pourtant les membres (oh oh oh) du Nobel ! »

Fondamentalement, Gide est trop tenaillé par sa sexualité pour être un grand écrivain. Il n'est pas assez détaché à la fois du sexe et de la morale. « Gide, poursuit Céline, est un notaire – je crois un excellent critique – mais tout *de prose* – aucune transe chez lui si ce n'est à la vue des fesses du petit bédouin. La belle histoire ! »

Vice des fleurs

L'homosexualité est le contraire d'un vice, « ce qu'on nomme improprement ainsi » écrit Proust. L'inversion est stérile à l'instar de l'auto-fécondation des fleurs hermaphrodites, laquelle fait office de censure à l'encontre de la luxuriance qui éclate, « comme la défaite vient punir l'orgueil, la fatigue le plaisir », donnant « son tour de vis, son coup de frein », faisant « rentrer dans la norme la fleur qui en était exagérément sortie ».

Quel est dès lors le seul vice réel, le seul vice solitaire, le seul vice isolant, le seul vice créateur, le seul vice hétéro-générateur ?

L'écriture, bien sûr, le vrai vice des fleurs.

« Il n'est pas, en effet, d'exil au pôle Sud, ou au sommet du mont Blanc, qui nous éloigne autant des autres qu'un séjour prolongé au sein d'un vice intérieur, c'est-à-dire d'une pensée différente de la leur. »

Proust va devoir, pour servir sa théorie originale, réévaluer toute la nomenclature de l'inversion, se composer une typologie de la perversion fondée

sur une conception complexe des correspondances délicates qui existent entre l'hétérosexuel, le sodomite, l'homosexuel, l'inverti, l'homme-femme, le pédéraste, la tante, l'amateur de vieux messieurs et la gomorrhéenne, et aboutissant à la constatation que toute la question du sexe est une affaire de *style*.

D'où les détails renseignés sur les allègres amours des « *Primula veris* à long style » et des « *Primula veris* à court style », ou encore celles de la « fleur femme » attendant l'insecte fécondateur, qui « arquerait coquettement ses “styles” et pour être mieux pénétrée par lui ferait imperceptiblement, comme une jouvencelle hypocrite mais ardente, la moitié du chemin ».

En d'autres mots, le monde ne se divise pas en hétéros et homos mais en écrivains hétérosexuels et *homos sapiens*.

Les mots et les mœurs

En vue de découvrir ce qui échappe à tous, la négation de toutes les négations, Proust doit prendre le monde à rebours, l'étudier par le biais de l'inversion.

Pour cela, il lui faut se reconstituer son propre stock lexical, se réinventer un vocabulaire. Car plus encore que de mœurs, la répartition sexuelle est une question de mots.

« Homosexuel » déplaît à Proust, le terme est « trop germanique et pédant ». Il provient en effet de la psychiatrie allemande et fait florès en 1908 à la suite d'un scandale politique berlinois, l'affaire du diplomate Eulenburg, Dreyfus d'Outre-Rhin dont tout le crime fut sa francophilie et sa pédérastie, ce que les journaux français nommèrent du coup le « vice allemand ».

« Tante » lui va assez, il est plus littéraire, et Proust s'autorise même à qualifier Charlus de « vieille tante », écrit-il à Paul Souday en 1920, puisque le mot est dans Balzac ; mais pour cette raison même il ne peut plus convenir comme invention purement proustienne.

Le mot possède pourtant une puissance satirique, une force grotesque – évocatrice en outre d'une espèce de népotisme libidinal –, qui le ravit, et qu'il note dans une esquisse : « Les tantes ! on voit leur solennité et toute leur toilette rien que dans ce mot qui porte jupes, on voit dans une réunion mondaine leur aigrette et leur ramage de volatiles d'un genre différent. “Mais le lecteur français veut être respecté” et n'étant pas Balzac je suis obligé de me contenter d'inverti. »

« Mais le lecteur français veut être respecté ! » L'argot de prison, la connotation criminelle qui s'attache à la « tante » dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, et sa signification secrète de « troisième sexe », ne sauraient donc entièrement satisfaire Proust.

« Inverti » en revanche, qui vient de Charcot, entraîne avec lui la grande tradition psychiatrique française et en corollaire cette singulière théâtralité hystérique qui fut sa spécialité.

À Louis de Robert, concernant les pédérastes, Proust parle de « maladie », affirme que « ce rêve de beauté masculine est l'effet d'une tare nerveuse ». Chez certains d'entre eux, écrit Proust, la femme n'est pas seulement une féminité intime, un autre être accouplé, mais bien plutôt cet « os surnuméraire » dont parlait Bossuet, une vraie protubérance tératologique, « comme dans le centaure, le cheval », qui fait son apparition ridicule de temps à autre, se montrant « hideusement visible, agités qu'ils sont dans un spasme d'hystérique ».

Et en Racine même, qu'il considère à la fin de sa vie comme un classique primordial avec Baudelaire, il voit se débattre « une hystérique de génie », simulant la passion tout en demeurant « sous le contrôle d'une intelligence supérieure ».

Désir et réalité

La meilleure preuve que l'inversion est une tare nerveuse ? « C'est qu'un pédéraste adore les hommes mais déteste les pédérastes. »

Telle est l'une des innovations majeures que Proust se flatte d'apporter à la littérature dans une lettre à Gaston Gallimard. Charlus, écrit-il, est « un caractère que je crois assez neuf, le pédéraste viril, épris de virilité, détestant les jeunes gens efféminés, détestant à vrai dire tous les jeunes gens comme sont misogynes les hommes qui ont souffert par les femmes ».

Il existe dès lors des nuances fondamentales entre l'homosexuel et l'inverti que Proust va étudier avec la minutie impavide d'un savant.

L'homosexuel serait un fanatique de la virilité, l'homme qui réfute toute bisexualité, qui croit fermement en une faille infranchissable entre les deux sexes (« La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome. » – Vigny, cité par Proust en exergue de *Première apparition*), l'homme qui abhorre les folles, l'homme qui n'aime que les hommes. « Les homosexuels mettent leur point d'honneur à n'être pas des invertis », écrit Proust dans une esquisse.

Ce qui caractérise par conséquent surtout l'homosexuel, c'est précisément sa cécité. Il est dupe de son désir qu'il prend pour sa réalité. Il croit être un homme viril parce qu'il aime les hommes virils, ne sachant pas que c'est en fait la femme en lui qui recherche les hommes. L'homosexualité est un pur idéal, une vaine image, une illusoire prétention. « Un homosexuel ce serait ce que prétend être, ce que de bonne foi s' imagine être, un inverti. »

En résumant l'homosexualité à un pur désir, Proust fait par un ricochet logique de tout prétendu hétérosexuel un homosexuel possible selon ses vues.

Un homme aime-t-il les hommes, c'est qu'il croit être un homme alors qu'il n'est qu'une femme. Mais un homme aime-t-il les femmes, c'est qu'il est également une femme, cette femme en lui se trouvant tout bonnement être une Sapho, qui n'aime que les femmes...

L'inversion qualifie par conséquent tout l'éventail des sexualités, des croyances (elle est une théosophie négatrice), et surtout – cela transparaît en conclusion de *Première apparition* – des détestations.

Encre invisible

L'inversion est stérile, elle ne crée pas, elle s'offre à l'observateur dissimulé pour qu'il l'écrive précisément parce que d'elle-même elle se refuse à l'inscription.

Lorsque la révélation de l'homme-femme éclate, c'est à la manière de caractères tracés « en une encre jusque-là invisible », à la façon d'un « *Mané, Thécel, Pharès* », dit encore Proust, injectant cette belle formule hébraïque dans la *Recherche* pour insister sur l'art cabalistique du bon écrivain qui sait transformer la transparence de l'invisible en évidence limpide, « comme une phrase, n'offrant aucun sens tant qu'elle reste décomposée en lettres disposées au hasard, exprime, si les caractères se trouvent replacés dans l'ordre qu'il faut, une pensée que l'on ne pourra plus oublier ».

Le voyeur littéraire n'est pas un complice, c'est un « violeur » dit Céline. Et comme Céline sera exécré par les antisémites pour ce qu'il en dévoile, Proust indispose les pervers par la révélation magnétique qu'il opère de leur être.

À Souday, en octobre 1920, après la publication du *Côté de Guermantes* : « C'est encore un livre “convenable”. Après celui-là, cela va se gâter sans qu'il y ait de ma faute. Mes personnages ne tournent pas bien ; je suis obligé de les suivre là où me mène leur défaut ou leur vice aggravé. »

Proust ne cesse de prévenir ses correspondants : il ne s'attend à aucune amabilité de la part des homosexuels ni des sadiques, auxquels tous sont tentés de l'apparenter. « Je n'insiste pas, par excès de fatigue, sur mille traits qui seront dénaturés (comme le *il* qu'on pourrait lire *elle*, etc.) »

La raison assez simple est qu'il leur met leur cécité sous le nez. Il prévoit aisément toutes les antipathies, toutes les sympathies à venir, et il n'en a cure.

« J'ai fâché beaucoup d'homosexuels par mon dernier chapitre – écrit Proust à Jacques Boulenger en mai 1921. J'en ai beaucoup de peine. Mais ce n'est pas ma faute si M. de Charlus est un vieux monsieur, je ne pouvais pas brusquement lui donner l'aspect d'un pâtre sicilien comme dans les gravures de Taormine. »

Quand Louis de Robert lui fait part de ses réserves concernant la scène du talus de Montjouvain, l'accusant de se faire l'avocat des pervers, Proust, tellement plus lucide que son inepte ami (Robert critiquera l'image déformée qu'il donne dans son œuvre des jeunes filles françaises !), lui rétorque que non seulement les cœurs sensibles, mais les sadiques eux-mêmes vont se détourner de lui.

Puisque en effet, au fond, ce sont les mêmes. « Des gens qui recherchent la cruauté, leur dire : “vous êtes des sensibles pervertis” rien ne peut leur être plus désagréable. »

Pour aller vite

Dans sa longue digression sur la « race maudite », Proust compare la communauté homosexuelle qui ploie et se déploie sous l'hostilité que lui voue les autres hommes, à celle des juifs.

Le principal trait commun des deux « races », ce n'est pas tant d'être persécutées, dit Proust, que de se haïr elles-mêmes.

En chaque juif ou presque, écrit-il dans *Contre Sainte-Beuve*, il y a un antisémite qui s'ignore, comme en chaque homosexuel rumine un ennemi de l'inversion.

C'est ainsi que l'affreux antisémite que le narrateur entend fulminer contre la rue d'Aboukir déversée dans Balbec, et se moquer de l'accent yiddish des estivants, n'est autre que son camarade Bloch.

Cela révoque l'interprétation banale qui fait de l'antisémitisme une haine envieuse du brio intellectuel, de la réussite commerciale, de je ne sais quelle autre fantasmagorie supériorité juive. Une telle explication ne décolle d'ailleurs pas de l'antisémitisme : elle revient à considérer que si les juifs sont détestés c'est, en somme, qu'ils sont détestables, fût-ce en raison de leurs innombrables « qualités ». Comme s'il était possible d'abhorrer un ennemi pour autre chose que sa supériorité supposée.

Qu'est-ce alors que l'antisémitisme ?

Pour aller vite, disons que l'antisémitisme est une inversion qui dégénère en aversion, une volonté délirante que chacun reste à sa place, en son nom, et surtout – telle est l'immense trouvaille de Proust – en son sexe.

On comprend que juste après avoir décrit la « transmutation » de Charlus en une femme, Proust compare les juifs et les homosexuels. Et que l'antisémitisme de Charlus lui-même se manifeste dans un reproche d'ubiquité usurpatrice : « Dès qu'un Juif a assez d'argent pour acheter un château, il en choisit toujours un qui s'appelle le Prieuré, l'Abbaye, le Monastère, la Maison-Dieu. »

Comme M. de Charlus est révolté par les pédérastes efféminés pour la simple raison que lui-même est une femme, il déteste les juifs pour leur faculté à se métamorphoser en femmes.

L'hétérosexualité juive

La véritable contradiction du baron de Charlus n'est pas entre son uranisme et son antisémitisme, puisque il hait autant les pédérastes mignards que les juifs et que cette autophobie est le principe même de quelque haine que ce soit – contre le poncif qui veut que le racisme soit la haine de l'Autre.

Non, l'incompatibilité littéraire qu'incarne Charlus – et que résout le dreyfusard Saint-Loup – se situe entre sa haute noblesse et son antisémitisme.

Deux catégories illustrent en effet dans la *Recherche* la loi temporelle de la métamorphose réelle des personnes par rapport à leur nom, lui-même susceptible de transformation infinie : les juifs et les aristocrates. Et un couple d'acteurs, l'un grandiose, l'autre grotesque, représente chacune de ces deux communautés fabuleuses, issues l'une d'un Livre et l'autre d'un vitrail (Swann et Bloch, Oriane de Guermantes et Charlus), que Proust a senties si proches et si incommunicables en même temps.

L'analyse proustienne de l'antisémitisme se lit à la lumière d'une phrase du

début de la *Recherche* qui n'a apparemment aucun rapport : « Notre personnalité sociale est une création de la pensée des autres. »

Aussi le grand-père du narrateur reconnaît-il les juifs à leur nom non-juif. De même Bloch, lorsqu'à la fin du *Temps retrouvé* il prend un pseudonyme (qui par ailleurs ne trompe pas, puisqu'il s'appelle Jacques du Rozier, telle la rue juive de Paris), se retrouve avec un faciès et un nez remodelés et comme déjudaïsés par la seule magie de sa nouvelle particule.

Autrement dit le juif n'est jamais où on l'attend, et c'est précisément ce qui tarabuste l'antisémite.

L'antisémitisme de Charlus est donc parfaitement logique. Les juifs l'indisposent par leur hétérosexualité radicale, au sens étymologique où ils peuvent traverser la frontière (fantasmatique) des sexes, tel Leopold Bloom se métamorphosant plusieurs fois en femme dans la scène du bordel d'*Ulysse*.

Bloom est dans le face-à-face (le face-à-femme), sa transsubstantiation est réversible, tel essentiellement le rapport entre le judaïsme et le catholicisme, qu'incarne Stephen. Charlus, lui, demeure figé dans l'inversion : il ne saurait se métamorphoser en femme, dit Proust, puisqu'il en est une.

Entre l'homosexualité et l'antisémitisme, le relais est celui qui fige irréversiblement l'inversion en aversion, et dont Maurice Sachs ou Otto Weininger fournissent les plus patents exemples, l'obsession perverse de l'un et puritaine de l'autre n'étant strictement que les deux faces d'une même aberrante horreur.

SUBVERSION

« Comme on aimait en Dieu, je vois dans la guerre. »

Lettre à la princesse Soutzo

Femmes

Les mille divers fantasmes qui confluent dans l'antisémitisme naissent de celui, matriciel, schreberien, en forme d'impasse utérine, que Proust nomme « l'homme-femme ».

Par quel miracle Proust parvient-il à échapper lui-même à cette impasse ? Quel prodige fait qu'il semble vraiment, durant la Première Guerre par exemple (« à un moment où jamais le désarmement complet des intelligences n'a été si funeste »), le dernier homme sain d'esprit du pays ? Comment est-il parvenu à radiographier des phénomènes que nul n'avait seulement entraperçus auparavant ?

La réponse se trouve très certainement du côté du judaïsme de sa mère et de la manière assez subtile dont il a su l'investir de son propre catholicisme, en s'injectant cette moelle judaïque comme on prend une dose d'héroïne, ce qui se traduit sur scène par la façon dont Marcel se shoote à Albertine, son héroïne, avant de s'en sevrer et d'en guérir, pour la plus grande gloire de son roman.

Cette dérivation de Proust à même sa mère est quelque chose d'assez complexe, théologiquement parlant, et même de proprement christique, qui s'épiphanise au fur et à mesure que la *Recherche* avance.

Pour le narrateur, cela consiste à transgresser perpendiculairement la ronde lesbienne, à lui arracher son secret comme un spasme en pénétrant correctement le corps d'Albertine.

Afin de pénétrer en Albertine, il faut une bonne fois se convaincre de ce que j'appelle *l'hétérosexualité dans l'âme* de Proust, et que lui-même, très concrètement, n'a jamais cessé de revendiquer.

Ainsi lorsque Souday, dans un article qui suit la parution du *Côté de*

Guermantes, en novembre 1920, le qualifie d'« esthète nerveux, un peu morbide, presque féminin », il répond, superbe : « De féminin à efféminé, il n'y a qu'un pas. Ceux qui m'ont servi de témoins en duel vous diront si j'ai la mollesse des efféminés. »

Comme, dit Proust dans les *Plaisirs*, « la femme réalise la beauté sans la comprendre », on pourrait dire de l'homosexuel (entendez : tout-un-chacun) qu'il réalise la sexualité sans la surprendre ; il produit – fantasmatiquement – du rapport sexuel, ce dont Lacan on le sait niait l'existence.

« Il n'y a pas de rapport sexuel » entre un homme et une femme, cela signifie qu'il y a une telle disparité qualitative entre ces deux espèces, une telle hétérogénéité, que la fusion, la solution, au sens chimique et mathématique à la fois, est impossible, aussi impossible que de diviser (mettre en rapport) des asperges par des potirons – des catleyas par des roses de Pennsylvanie dirait Proust –, ce qui s'apprend dès l'école primaire.

En tout cas, concernant la question « Femmes » – titre de gloire que Proust qui intitula *Femmes* une ébauche du personnage d'Albertine, possède en partage avec le Talmud, puisque *Nachim* (« Femmes ») est le titre du troisième de ses six Ordres –, c'est indubitablement chez Saint-Simon que Proust lui-même a fait ses armes. Le divin duc lui a fourni ici, à nouveau, la plus fulgurante des fusées.

Les Assises

Le missile majeur des *Mémoires*, c'est la fameuse « mécanique », la hiérarchie à rouages du si peu touristique Versailles de Saint-Simon.

La Bruyère déjà comparait les mouvances d'un courtisan aux mouvements d'une horloge : « Image du courtisan, d'autant plus parfaite qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti. »

Saint-Simon démonte sans faiblesse les mouvements pendulaires de la haine et du détachement, les cycles infinitésimaux et scellés des rouages, les

orbites enchevêtrées que parcourent les entrailles, les crépitements orageux, les menaces planantes, les retournements de goût, les inversions d'animosité qu'illustre si bien, entre mille autres exemples, l'affaire des ducs de Chevreuse et de Beauvillier, où l'indifférence (la « sainte magnanimité ») l'emporte sur la conspiration.

La cour est un fluctuant magma de fiel où « surnagent » (expression favorite du duc) les intrigues, les complots, les chicanes, les représailles sous la galanterie, les perfidies sous la courbette, mille machinations obliques qui éclosent comme de méphitiques bulles de haines froides, d'envies constantes, d'irrépressibles bassesses.

L'étiquette, du coup, se résume à un puéril, un terrible carrousel de carrosses, ployants, fauteuils, housses, chaises à dos, tabourets et carreaux, qui métamorphose l'horlogerie courtisane en de gigantesques assises, en un bouillon de trocs, d'escroqueries, de querelles de dames d'atour affaissées en dames assises, faisant « tresse avec leurs sièges » comme dit Rimbaud.

Premier enseignement de Saint-Simon à Proust, ce sont les femmes qui mènent le bal.

Leur parangon des parangons ? Mme de Maintenon, évidemment.

Voyez-la, immortalisée elle aussi en place assise, dans sa chaise à porteurs, le Roi courbé en deux et tapotant à sa vitre pour lui parler, lui décortiquant la fausse guerre du camp de Compiègne (la vraie est ailleurs) qu'il fait jouer pour l'édification de son petit-fils le duc de Bourgogne, offrant lui-même à son insu à la cour muette de consternation, comme à l'intarissable Saint-Simon, un « spectacle singulier », « que je peindrais dans quarante ans comme aujourd'hui tant il me frappa ».

Dans la dernière partie du *Temps retrouvé* Proust dépeint les extraordinaires ravages fardés que le temps accomplit sur les corps, et trace une ligne invisible entre les hommes, dont la figure jaunit « comme un livre », et les femmes non pas livresques mais terraquées, vieilles comme le monde, possédant leur temps à elles

(« Il y aujourd'hui mille ans que je suis née », écrit Mme de Sévigné à sa fille le jour de ses quarante-six ans), leur propre chronologie empaillée, bouffies, gorgées, planétaires de temporalité, qu'elles fussent astres dans leur beauté d'autrefois ou strates entassées dans leur sénilité nouvelle.

« On était effrayé, en pensant aux périodes qui avaient dû s'écouler avant que s'accomplît une pareille révolution dans la géologie d'un visage, de voir quelles érosions s'étaient faites le long du nez, quelles énormes alluvions au bord des joues entouraient toute la figure de leurs masses opaques et réfractaires. »

Une seule femme dicte sa loi à ce crépuscule poudré, une seule reine mène les travestis temporels et fait courber le Temps-Soleil qui domine le reste du faubourg. C'est Odette, si fantastiquement inchangée qu'elle paraît « un défi plus miraculeux aux lois de la chronologie que la conservation du radium à celles de la nature ».

Là le missile saint-simonien de Proust explose, et dévoile la nature parfaitement spectaculaire et automatique de ce prodige (prodige banal d'une mère injectée dans sa fille : « Molly, Milly. La même chose, délayée » pense Bloom dans *Ulysse*), puisqu'Odette est comparée à... l'Exposition universelle de 1878 ! avec son « chignon ébouriffé de grosse poupée mécanique sur une figure étonnée et immuable de poupée aussi ».

Corps à corps

Aux fascinants rituels de l'étiquette dans les *Mémoires* correspondent, chez Proust, les longues analyses élogieuses de la seule, vraie, grande civilité, la française disaient Casanova, Sterne, La Bruyère..., l'aristocratique dit Proust, ce « reste hérité de la vie des cours qui s'appelle la politesse mondaine ».

Il ne s'agit pas seulement de louer la cordiale finesse naturelle d'un Saint-Loup, en comparaison de l'inepte indécatesse d'une Verdurin ou de la douce morgue d'un noble d'Empire, pas plus qu'il ne s'agissait seulement pour Saint-

Simon de faire la fresque d'un monde à la fois vitrifié et déclinant.

Proust prend la communauté au corps par une sorte d'atomisme spirituel, un démocratisme à rebours qui considère moins l'homme comme un microcosme que le monde lui-même comme un macro-corps, au sens propre, à la Arcimboldo. Qui ne connaît les représentations que ce dernier a faites d'Adam et Eve, regorgeant de petits corps conglomérés, pêle-mêle articulés, engoncés comme des sardines et formant les figures du premier père et de la prime mère du monde.

Le mot *corpus* en latin désigne à la fois le corps en général, le corpuscule (*corpora rerum*), la chair, l'individu, le cadavre, le tronc, la nation, et les parties génitales...

La grande trouvaille de Proust, ce n'est pas ce macro-corps en soi – ce qui lui fait dire, en complète contradiction avec tous ses commentateurs, que son instrument de travail est « plutôt le télescope que le microscope » –, c'est le détail de son triple fonctionnement : diplomatique, physiologique, et inverti.

Corps diplomatique

Imaginons deux hommes de lettres assister aux divers bouleversements qui embrasent le vingtième siècle français naissant, affaire Dreyfus en amont, guerre de 14 en aval, et décidés à rendre compte de ce gond grinçant.

Le premier est un réaliste mineur. Il s'appelle, disons, Émile Zoïle. Il détaille les slogans, les batailles, les procès, les invectives, les tranchées, les combats... en un mot il perd son temps, fait fausse route, se noie dans la fascination qu'il voue à une France soi-disant coupée en deux, à une Europe soi-disant déchiquetée, et manque l'aspect globalement machinal, théâtral, comico-dramatique du spectacle qu'il a, comme tous ses contemporains, juste sous les yeux.

L'autre écrivain est un génie, il s'appelle Marcel Proust. Et plutôt que d'ouvrir les yeux – ne voyant clair que dans les ténèbres –, il décide de tendre

l'oreille.

Comme la diplomatie – art suprêmement amoral et résolument courtois de concilier les contraires – se nourrit de conflits, a besoin des plus horribles échauffourées pour alimenter ses cocktails, Proust découvre que les salons ne constituent pas une sphère onirique, provinciale, en dehors de la réalité, mais qu'ils œuvrent au cœur même du réel.

Il comprend que le faubourg Saint-Germain, en même temps qu'il traverse le monde agité des grèves, des guerres, des manifestations idéologiques diverses tel un parasite son hôte vicariant, flotte à la périphérie de ses mille convulsions intestines, le Faubourg étant le résultat terminal, digéré, le résidu des contractions péristaltiques de la planète.

Physiologie du papotage

En pénétrant l'élite, en décortiquant la politesse mondaine, laquelle n'est que la traduction juxtalinéaire de l'horreur normale du monde, Proust prête l'oreille au *corpus eloquentiae*, à la quintessence de la parlotte, aux tics du langage autrement dit, à la façon dont sont vaporisés dans la langue les soubresauts de l'histoire.

Il dévoile la vaste physiologie d'un corps social dont les tressaillements aboutissent en grimaces de snobs. Il dénude le nerf spongieux de la communauté. Il fait éclater la nucléarité nouée du lien social. Il témoigne de la régurgitation circulaire et étale, par le biais du blabla, du brouhaha total.

« Aussi rencontre-t-on dans la société polie peu de romanciers, de poètes, de tous ces êtres sublimes qui parlent justement de ce qu'il ne faut pas dire. »

D'où, dans la *Recherche* et à la différence de *Jean Santeuil*, l'aspect très secondaire de l'actualité et de ses combats – pour la montre, comme le camp de Compiègne –, simple musique de fond berçant ce qui en ressort dans les conversations polies.

Le beau monde fonctionne comme une fistule externe, il se nourrit de l'autre, le laid, mais il en est aussi comme la déjection. L'entregent revient à une fécalisation parallèle du monde de la politique, de la guerre, du sexe et de l'argent, son reste (sa peste, dira Artaud), ce vers quoi tendent nécessairement toutes les actions humaines.

Proust n'a pas pu, lorsqu'il dissertait sur la politesse mondaine, ne pas se souvenir dans les *Mémoires* de l'affaire comique des frères Coislin, les chichis courtois du duc renversés par la dégoûtante farce du chevalier laissant « une grosse selle tout au beau milieu du plancher » de la charmante aubergiste qui les avait accueillis.

On songe aussi bien sûr à la peste spirituelle dont Artaud élabore le théâtre, aux « humeurs troublées du pesteux » qui sont « comme la face solidifiée et matérielle d'un désordre qui, sur d'autre plans, équivaut aux conflits, aux luttes, aux cataclysmes et aux débâcles que nous apportent les événements ».

Enfin, et voilà le coup de grâce porté par Proust à notre écrivain mineur – autant dire à tous les autres –, le macro-corps du monde est celui d'un inverti, au sens le plus radical. En effet ce « reste » qu'est la mondanité miroite selon le mode même de l'inversion – tout comme l'antisémitisme –, n'étant pas « superficiel, mais où, par un retournement du dehors au dedans, c'est la superficie qui devient essentielle et profonde ».

Petit Sodome diplomatique

Dehors et dedans, surface et profondeur, politesse et retournement, « mécanique » et « débauches grecques », tel est ce dont discutent Charlus et Brichot en d'hilarantes réparties dans *La Prisonnière* (« Mais, cher maître, vous êtes ignorant comme une carpe. – Vous êtes dur, baron, mais juste. »), et que Proust fusionne ailleurs en la merveilleuse expression de « petit Sodome diplomatique ».

D'emblée chez Saint-Simon la sodomie est diplomatique. Elle démagnétise les polarités, gomme les divergences, ligature les mésalliances, c'est un liant, un coagulant, un moyen dont use Louis le Grand quand il veut, par exemple, faire aboutir le mariage du duc de Chartres.

« Pour vaincre tant d'obstacles, le Roi s'adressa à Monsieur le Grand, qui était de tout temps dans sa familiarité, pour gagner Monsieur de Lorraine, son frère, qui de tout temps aussi gouvernait Monsieur. Sa figure avait été charmante : le goût de Monsieur n'était pas celui des femmes et il ne s'en cachait même pas ; ce même goût lui avait donné le chevalier de Lorraine pour maître, et il le demeura toute sa vie. »

C'est ainsi que – par cette sorte de dynamique infectieuse qui régit mariages et décès, souvent signalés en cascade dans les *Mémoires* – les princes lorrains, en retour de leur entremise, obtiendront la préséance sur les ducs, dont Saint-Simon fait si grand cas ; que les bâtards du Roi se verront irrémédiablement grandir ; que les usurpations de rang se généraliseront ensuite ; que se déclenchera le rigaudon des étiquettes; que s'accélérera en un mot la décadence et l'incurie croissante de la plus absolue des monarchies, au fur et à mesure de la célérité accrue de la plume du duc.

D'où cette conclusion, belle comme une maxime : « Pour les Lorrains, ils triomphaient. La sodomie et le double adultère les avaient bien servis en les servant bien eux-mêmes. »

Obvie à vue

« Dans les choses où Saint-Simon est sommaire, je crois qu'un autre écrivain remplit son devoir en tâchant d'approfondir », écrit Proust à Souday. Si Saint-Simon est l'inventeur du mot « homme-femme », pour qualifier l'abbé d'Entraques, les choses chez Proust sont en effet plus complexes, différemment

orchestrées.

L'expression « petit Sodome diplomatique » apparaît sous son sens obvie concernant l'ambassade qu'observent Charlus et Vaugoubert dans l'hôtel de la princesse de Guermantes. Les secrétaires d'ambassade sont caricaturalement décrits par le narrateur comme un « bataillon de travestis », comiquement menés par « un compère de revue » hétérosexuel – l'ambassadeur –, homme d'une candeur confinant à la cécité, lui-même nommé par de mystérieux supérieurs en vue d'obéir à une étrange « loi des contrastes ». Mais, trop décidément myope lors du mariage de sa fille – là aussi, le mariage n'est qu'une des couvertures de l'inversion –, l'ambassadeur est remplacé par un inverti afin d'assurer « l'homogénéité de l'ensemble ».

Vision paranoïaque d'une distribution sexuée des pouvoirs, celle de Charlus « qui voyait facilement partout des pareils à lui », vision qu'il applique par ailleurs aux juifs, marquant la méprise de quiconque, homme ou femme, ne saisit qu'une parcelle de Sodome.

L'inversion est moins une erreur de visée qu'une vision daltonienne du monde. Elle se révèle par conséquent toute relative, pure affaire de mots, confesse dans une nouvelle de jeunesse intitulée *Avant la nuit* une lesbienne qui va mourir : « On ne peut pas dire parce que la plupart des gens voient les objets qualifiés rouges, rouges, que ceux qui les voient violets se trompent. »

À noter que la scène se déroule au crépuscule, dans une lumière ni rouge ni violette vraiment (voilà qui renvoie « normaux » et « anormaux » dos-à-dos), mais rose, écrit Proust, et même « rose d'église ».

Si Charlus, donc, se méprend sur la sexualité d'un des secrétaires, c'est qu'il se fait – contrairement à Proust – une fausse image de l'homosexualité, où l'inversion ferait diversion en plaçant à sa tête un homme à femmes pour mieux s'éployer et régner sur le monde.

L'oreille voit

Et en effet, le ballet des ambassades concourant pour la palme de l'inversion n'est qu'une image. Proust ne veut nullement faire de Sodome le rouage-clef d'une lanterne magique aux dimensions de la planète. Il serait grotesque de croire que les homosexuels dominant secrètement le monde. Ils ne dominant rien de plus ni de moins que les hétérosexuels, comme les femmes ne sont pas globalement opprimées par les hommes ni les hommes majoritairement soumis aux femmes.

Cette conception simpliste – et elle-même fortement connotée par l'inversion – d'une lutte des sexes, d'une conflagration des sexualités, manque la cohérence d'ensemble du damier (Proust aimait beaucoup jouer aux dames), ce que Saint-Simon nomme déjà, dans son avant-propos, « le néant du monde », non pas une vacuité chaotique mais un manège perpétuel, ce qu'il appelle aussi « les diverses machines, souvent les riens apparents qui ont mû les ressorts des événements qui ont eu le plus de suite, et qui en ont enfanté d'autres ».

L'image d'une répartition des pouvoirs en une vaste conjuration des libidos n'est pas foncièrement fautive : elle est voilée (au sens d'une roue voilée), car elle se fonde sur ce qui saute aux yeux, au lieu de se fier à ce qui hurle à l'oreille.

Qu'est-ce qui hurle à la sourde oreille des hommes et que, depuis toujours, seuls les artistes entendent ?

Quelle est cette grande affaire qui a toujours passionné les écrivains « dont on peut parler sans rire » (Nabokov), d'Homère à Roth, d'Hésiode à Sollers ?

Quel est ce mystère saphique que Baudelaire découvrit dès l'enfance, ce « noir mystère /Des rires effrénés mêlés aux sombres pleurs » ?

Que contient l'alchimique substance lumineuse du rire d'Albertine ?

Qu'est-ce qui dit oui à l'ouïe dans le mol *yes* coulé de Molly ?

La jouissance féminine, bien entendue. Or ici ce n'est pas l'œil qui écoute mais l'oreille qui voit. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, concernant le cas prismatique de Proust, l'admirable Claudel fut aussi hébété que le triste Gide.

L'athéisme de la foi

La question de ce qui, du réel, s'offre à la vue ou bien à l'ouïe, est essentiellement celle, dans la perspective théologique que Proust ne cesse d'activer, de la croyance.

Les hommes très majoritairement ne croient que ce qu'ils voient. Les écrivains, munis d'une sorte de sonar animal, comme les dauphins ou les chauve-souris, et qu'il est difficile de nommer autrement que la grâce, n'ont foi qu'en ce qu'ils entendent.

Cette perspective théologique qui se déverse tout au long de la *Recherche* à grands rais luminescents de métaphores catholiques, c'est aussi, indissociablement, celle de l'écriture.

« La continuité du style est non pas compromise mais assurée par le perpétuel renouvellement du style. Il y a à cela une raison métaphysique dont l'exposé allongerait trop cette réponse. »

Inutile d'ajouter qu'hormis Joyce et Kafka, nul n'a vraiment daigné se pencher à cette époque sur cette « raison métaphysique » que Proust lança comme une énigme aux journalistes venus l'interroger à la fin de sa vie, et qui se trouve déjà chez saint Augustin.

« Rappelez-vous que c'est une même Parole de Dieu qui s'étend dans toutes les Écritures, que c'est un même Verbe qui résonne dans la bouche de tous les écrivains sacrés, lui qui, étant au commencement Dieu auprès de Dieu, n'y a pas besoin de syllabes parce qu'il n'y est pas soumis au temps. »

Si je ne cesse d'insister sur cet aspect théologique de la *Recherche*, sur la théologie propre au romanesque, c'est que ces questions cruciales abordées par Proust du vice et de la vertu, de l'amour et de l'amitié, de la chasteté et de la débauche, de l'hétéro et de l'homosexualité, du tribadisme et de la sodomie... ces questions névralgiques sont de véritables points de croyance.

Ce que Freud nomme névrose dans la religion, c'est ce qui en elle, majoritairement, fait secte. Ce que Proust et les théologiens nomment religion, c'est l'art, c'est-à-dire, très paradoxalement, l'athéisme véritable de la foi.

L'amitié

Exemple d'un point de croyance universelle : l'amitié.

On imagine mal la haine que valut à Proust ces passages de la *Recherche* où il sacrifie l'amitié sur l'autel de l'écriture. Dans les *Jeunes filles*, l'amitié est qualifiée de « funeste » car elle s'oppose au recueillement de l'écrivain. Dans le *Temps retrouvé*, une étape de plus est franchie, les amis sont devenus des objets, des bibelots, des non-êtres, l'amitié une « nourriture abjecte », une « simulation », une « folie douce », « l'erreur d'un fou qui croirait que les meubles vivent et causerait avec eux ».

À Louis de Robert qui fait pour lui plusieurs démarches inutiles auprès des éditeurs, il écrit une phrase qui, sous des allures de tendresse débordante, conclut dans l'ordre de la littérature à l'équivalence de l'amitié et du crime : « Plus mon amitié grandissante, plus attendrie à chaque témoignage nouveau que vous me donnez de la vôtre, se jure de ne plus s'imposer à elle-même la souffrance de vous tourmenter, plus se complique l'engrenage des services à vous demander où m'engage la fatalité des circonstances, comme ce personnage de Dostoïewski vers le crime. »

Proust renie l'amitié ? Pas étonnant ! grimace la rumeur, c'est un grand malade, un aliéné, il torture des rats, il épie les ragots, il imite les tics ridicules de ses connaissances, il lance ses savates sur ses admirateurs...

Si Proust en réalité scandalise autant tous ses admirateurs, ce n'est même pas parce qu'il prend le parti de l'écriture contre l'amitié, mais simplement qu'il ne fait pas d'elle un point de croyance.

À son carnet, il confie comme s'il parlait à un ami : « On sait ce que je

pense de l'amitié ; je la crois si nulle que je ne suis même pas exigeant intellectuellement pour elle. »

Puis il ajoute : « On croira que je suis un cœur sec. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus tendre. Mais comme vertu d'un athée. »

Enfin : « Je jouis de l'amitié mais je n'y crois pas. Eux : j'y crois, je n'en jouis pas. »

Proust, le plus parfait des amis selon tous ses contemporains, osait ne pas professer l'amitié ! Or l'amitié, qu'est-ce d'autre que l'homosexualité idéalisée en tendresse, gentillesse, générosité, petits mots et services, surnoms et clins d'œil, miettes de mièvrerie globale telle qu'elle dégouline par exemple dans sa correspondance avec Reynaldo Hahn.

C'est, dit-il dans cette essentielle petite leçon de théologie, qu'on peut jouir de ce en quoi on ne croit pourtant pas. Remplacez ici le mot « amitié » par celui d'« inversion », et vous avez la justification incandescente de la thèse majeure du *Sexe de Proust*.

À Louis de Robert, été 1913 : « Si, sans parler de pédérastie le moins du monde, je peignais des adolescents vigoureux, si je peignais des amitiés tendres, graves, sans jamais laisser entendre que cela va plus loin, alors j'aurais pour moi tous les pédérastes, parce que je leur présenterais justement ce qu'ils aiment. »

Ce qu'il fallait démontrer.

Correspondances

Il n'y a donc pas entre l'homo et l'hétérosexualité, ni entre les femmes et les hommes, de rapports de force vraiment, mais un réseau de correspondances, au sens mystérieux que donne Baudelaire à ce mot, « Vaste comme la nuit et comme la clarté », et que Proust va étudier à l'aide d'un instrument mélodique, issu d'une alliance de l'ouïe et de l'œil telle qu'en la petite sonate des Vinteuil père et fille.

Les exégètes du célèbre sonnet de Baudelaire le soulignent, « La Nature est

un temple où de vivants piliers... » est né d'un verset de saint Paul : « L'univers a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles. »

Voir l'invisible par la grâce de l'ouïe : difficile de mieux subvertir toute idolâtrie spectaculaire possible.

Si Racine est la fine fleur juive de son catholicisme (autrement dit Racine est la transsubstantiation littéraire de sa mère - « Les belles lignes de son visage juif, tout empreint de douceur chrétienne et de courage janséniste, en faisaient Esther elle-même... »), Baudelaire est une référence plus proprement mystique. C'est le mot qu'emploie Proust dans sa grande lettre à Rivière, et que le poète écrit lui-même dans une lettre à Toussenel, évoquant « *l'analogie universelle*, ou ce qu'une religion mystique appelle la *correspondance* ».

Ce que Baudelaire appelle « l'analogie universelle », c'est ce qu'en bonne théologie on nomme « analogie de la foi », qui rend compte de la cohésion des vérités de l'Église. Elle est tirée d'un autre passage énigmatique de saint Paul, dans l'*Épître aux Romains*, selon quoi « nous sommes plusieurs en un seul corps dans le Christ », ce qui n'est pas sans rappeler le macro-corps que j'évoque plus haut, comme si à l'inversion du corpus social les écrivains répondaient par ce qu'il faut bien qualifier un *corpus christi*.

D'ailleurs Proust, reprenant à nouveau cette idée des variations sur un seul thème – les écrivains successifs forment depuis Homère les mille épiphanies d'un même flamboiement, « comme les cinquante cathédrales ou les quarante nénuphars de Monet » –, rejette l'idée de Sainte-Beuve que « la société est femme », et que Balzac s'y serait rué tel le peintre sur son modèle. Pour Proust, la société n'est pas une femme, mais un inverti peu averti qu'on ne traverse qu'en assurant la navette hétérosexuelle entre les lesbiennes.

Après avoir relu les « sublimes *Épaves* » de Baudelaire, Proust écrit en 1920 à Miss Barney : « Comme c'est plus audacieux que tout ce qu'on trouve audacieux. » Elle lui avait écrit : « J'ai des craintes pour ce que vous direz sur

Gomorrhe. » Il lui répond : « Mes Sodomites, en effet, sont affreux, mais mes Gomorrhéennes sont toutes charmantes. »

La célèbre reine des tribades parisiennes trouvera pour sa part, comme Gide, comme Louis de Robert, comme à peu près tout le monde, les lesbiennes de Proust parfaitement « invraisemblables ». Et de conclure avec mépris : « N'enfreint-pas qui veut les mystères d'Éleusis !

Bel aveu en tout cas. Bonne indication de la dose d'Hadès que recèle toujours la question. Et dans l'affaire « Enfers », Proust trouvera en Baudelaire un guide parfait pour sa Divine Comédie, un passeur, un nocher qui assure la correspondance, la « “liaison” entre Sodome et Gomorrhe », écrit-il à Rivière à la fin de sa vie en une longue lettre parsemée de citations tutélaires et sues par cœur des *Fleurs du Mal*.

Le génie ou rien

Mais le catholicisme de Proust est bien plus directement biblique que celui de Baudelaire, trop dévié par Swedenborg.

Éployé, le pan de saint Paul qui évoque le *corpus christi* prend une pertinence toute sadienne : « Nous avons plusieurs membres en un seul corps, et tous ces membres n'ont pas la même action ; de même nous sommes plusieurs en un seul corps dans le Christ, et membres chacun des autres, mais avec des dons différents selon la grâce qui nous a été donnée. »

Première évidence : Il y a une transaction différenciée des membres des uns et des autres, de sorte que le plus de pénétration possible ici correspond au plus d'action possible ailleurs.

Inutile d'insister.

Seconde évidence : La « mesure de foi » n'est pas la même pour tous. La distribution de la grâce est profondément inégalitaire, singulièrement le don de prophétie – le génie artistique –, que Proust se complaît à décortiquer chez

Vinteuil, Bergotte, Elstir, visages divers de lui-même tels Balzac, Dostoïevski ou Baudelaire, en vue d'analyser en direct et en acte la nature de son propre génie.

Ainsi la *Recherche* n'est pas, comme on se plaît à le répéter, le roman d'une paresse, mais au contraire celui d'une victoire. Ce n'est même pas, comme le disait Barthes, « l'histoire d'une écriture », mais les histoires sans fin d'un corps, du corps d'un écrivain mâle hétérosexuel et catholique, autrement dit d'un corps glorieux.

Il ne saurait y avoir de roman en dehors de cette victoire.

Voici un autre des aspects les plus scandaleux de la *Recherche*, qui a provoqué en réaction cette fébrilité chaudronnesque autour de la biographie supposée de Proust, et la « disgrâce sourde » – pour reprendre un mot de Bussy-Rabutin à Mme de Sévigné –, qui assiège son livre :

Toute la théorie proustienne du génie se résume à cette évidence qu'il n'y a pas d'art mineur. Que ce qui est mineur, en art, ce n'est pas de l'art. Nous n'avons pas le choix entre une littérature mineure et une majeure ; c'est la littérature ou rien. Si vous n'êtes pas un génie, vous ne serez jamais écrivain. La littérature est comme le royaume des cieux, beaucoup d'appelés, peu d'élus. Combien de faux prêtres pour un seul prophète !

« La parole est l'ombre de l'acte » dit Démocrite. Gloser indéfiniment sur le génie ne revient pas à être génial, « le génie consistant dans le pouvoir réfléchissant et non dans la qualité intrinsèque du spectacle reflété ».

Aussi Proust ne s'est-il pas contenté de gloser, il a fait ses preuves. Avec une souriante sévérité toute christique, il a chassé d'un coup de tornade de sa stylistique pensive les marchands du Temple, fait s'effondrer tous les cours de la Bourse, dévalorisé tranquillement ses contemporains les plus côtés, Anatole France, Alphonse Daudet, Maurice Barrès, Paul Bourget, Jules Romains, et tous les autres.

Proust a métamorphosé les littérateurs de son temps en chameaux engoncés, empêtrés devant le portillon menant du dix-neuvième au vingtième siècle, tandis que lui-même passait ce chas d'aiguille allègrement, à très grandes enjambées.

À Colette il écrit, avec la même ironie infinie qu'à Maurras : « Mais c'est embêtant de vous avoir vue et puis de ne vous connaître que comme si nous vivions à deux époques différentes, à des siècles. »

Autre précision théologique : l'« analogie de l'être », l'*analogia entis*, participe de la beauté, elle est le moteur même de l'art sacré, selon le verset du *Livre de la Sagesse* traditionnellement invoqué : « Car en parlant de la grandeur et de la beauté des créatures on contemple par analogie leur auteur. »

Or ce livre appartient aux écrits deutérocanoniques, considérés par le christianisme comme relevant de l'Ancien Testament quoiqu'ils n'apparaissent pas dans le canon juif de la Bible.

Proust au contraire, ne serait-ce qu'en intitulant en 1916, en pleine guerre donc, *Sodome et Gomorrhe* son chef-d'œuvre sur l'inversion, décide clairement de rester dans la filiation juive du catholicisme.

Il choisit d'explorer la beauté de la laideur plutôt que la beauté de la beauté ; la guerre des gargouilles plutôt que la paix des braves ; le porche de la cathédrale plutôt que ses piliers. « Les docteurs de l'Église reculent-ils devant la peinture du péché ? » demande-t-il avec panache dans un carnet.

Proust préfère l'anagogie à l'analogie.

L'anale logique

Là où le judaïsme en compte soixante-dix, le catholicisme voit deux visages de l'Écriture : le sens littéral et le sens spirituel. Le sens spirituel se subdivise lui-même en trois molécules : le sens allégorique, le sens moral, et le sens anagogique, celui « qui conduit vers le haut », comme la Jérusalem céleste est une anagogie de l'Église sur terre.

Mais il existe aussi une acception purement logique de l'anagogie, c'est la signification que prend ce mot chez Leibniz où il est synonyme d'induction, c'est-à-dire ce qui remonte des faits épars à la loi générale. Or cette induction esthétique

d'une théorie qui affleure sous les exemples particuliers, ce palimpseste structuré comme un roman qui transparait sous les histoires variées de la guerre, cette *Odyssee* qui découle de *Illiade*, tel est ce qui fait se passionner le narrateur pour les leçons stratégiques des amis de Saint-Loup à Doncières, « comme chaque fois que sous le particulier on me montrait le général ».

Concernant la guerre, Proust écrit à la princesse Soutzo : « Elle est moins pour moi un objet (au sens philosophique du mot) qu'une substance interposée entre moi-même et les objets. »

La guerre, pour qui sait en pratiquer l'art, offre une vision substantielle, radiographique, prophétique, rythmique, lumineuse et fulgurante du spectacle commun que distingue malhabilement la simple vue. « Voyez par la bouche, parlez par les yeux », indique déjà Sun Tse dans son *Art de la guerre*.

Il faut donc différencier la logique inverse de l'ambassade diplomatique, qui trompe visuellement Charlus – sorte de leurre analogique, image d'une analogie où l'homosexualité résoudrait toute discordance comme la diplomatie est censée résoudre les guerres; et l'anagogie décalée qu'elle révèle ailleurs, la loi plus universelle qui s'en peut induire, lors d'une promenade du narrateur en pleine nuit, en pleine guerre.

Anagogie des anges

L'anagogie éclôt en effet dans ce passage célèbre du *Temps retrouvé* où le narrateur a sa troisième révélation, quand il découvre l'hôtel de Jupien et le masochisme homosexuel de Charlus.

Tout en haut, au septième ciel si l'on préfère (*Le Septième Ciel* était un des titres projetés d'abord par Proust pour la *Recherche*), « la lune étroite et recourbée comme un sequin semblait mettre le ciel parisien sous le signe oriental du croissant ».

Les *Mille et Une Nuits* surgissent aussitôt, convoquées par cette lampe

d'Aladin qu'est devenue Paris, pour venir sceller, comme les *Mémoires*, l'indiscutable et définitive victoire du romancier.

Un peu plus bas, dans les nuées de la guerre, les gothas qui bombardent la ville.

Sur terre, dans la nuit des consciences, le Gotha affolé qui ferme ses hôtels.

Tout au fond de l'abîme enfin, un étrange golgotha inversé, une géhenne analogique où s'appliquent si bien à Charlus ces vers du long poème de jeunesse que Baudelaire dédia à... Sainte-Beuve, après la lecture de son roman *Volupté* :

*Et devant le miroir j'ai perfectionné
L'art cruel qu'un Démon en naissant m'a donné,
– De la Douleur pour faire une volupté vraie, –
D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie.*

Proust, lui, non content de révoquer en bloc le vieux couple idéologique vice-virtu, montrant qu'il provient d'une même optique inversée (comme Freud montrera que le couple sado-maso partage une même homosexualité périphérique), pousse l'audace jusqu'à démontrer que cette vision est structurée comme une véritable théosophie négatrice.

Ainsi, après que le narrateur a vu à la dérobée la mise-en-scène du masochisme de Charlus, le bon Jupien, soucieux qu'on ne méjuge pas de son lupanar, a cette éclatante formule : « Ici c'est le contraire des Carmels, c'est grâce au vice que vit la vertu. »

Son bordel n'est pas le cloaque qu'on pourrait croire, mais une sorte de réfrigérateur manichéen, un calorifère à rebours qui métamorphose le chaud en froid, la douleur en plaisir et le mal en bien, selon la définition même de l'algolagnie. Et c'est bien un enfer glacial, comme chez Dante, que quitte le narrateur sous les bombes annoncées par une sirène qui ne « troublait pas plus les habitués de Jupien que n'eût fait un iceberg ».

Le fantasme de torture médiévale de Charlus, qui réclame la « barre de justice » des marins, prend toute son ampleur antéchristique dans l'expression

inventée par Proust de « croix de justice », comme si le vieux baron tâchait, en se faisant fouetter, de concurrencer le Christ, de le rattraper, de le dépasser, enfin de l'abolir. Parmi les livres que Charlus prête à Morel, et qui portent diverses devises sonnantes comme des déclarations d'amour, l'une, *Spes mea* (« Mon espoir »), est prise par Proust à Henri III, avec juste une légère, une minuscule, une infinitésimale ablation, la vraie devise portant : *Spes mea Deus*.

Il y a en somme un fond de mauvais goût dans l'algolagnie, une niaiserie sulpicienne du supplicé, une mièvrerie mauvaise du sadique qui ruisselle dans la spectacularisation de son vice qu'organise Charlus, et qui s'oppose directement à la pudeur conspiratrice des tribades, aux mille dissimulations d'Albertine qui émeuvent tellement Marcel.

Toute la théosophie de l'inversion se profère ainsi dans cette merveilleuse maxime de Jupien, pastiche parfait de La Rochefoucauld qui voyait dans la politesse aristocratique (celle de Saint-Loup) la seule thériaque possible au venin substantiel de l'amour-propre (celui de Charlus), à la nature absolument vicieuse des hommes.

Du ciel à la terre, donc, une analogie invertie de l'art.

Mais de la terre au ciel, une anagogie de l'écriture, déjà comparée dans les *Jeunes filles*, à propos du génie naissant de Bergotte, au décollement vertical d'un aéroplane (Proust compare aussi Baudelaire aux frères Wright dans une lettre), tandis que dans *Le Temps retrouvé* le vol glorieux de l'écriture triomphante est désormais celui des « mille ailes des anges qui font mille tours à la minute ».

Baudelaire voyait dans le poète un albatros, et dans ses pensers des alouettes. Proust, plus radicalement catholique – parce que plus juif –, concevra l'écrivain comme un saint, le génie comme une grâce victorieuse (synonyme au siècle de Pascal de la grâce efficace : qui porte avec elle à la fois le don et l'accomplissement), et ses pensées comme des angelots.

« Et comme – écrit-il des anges de Giotto – ce sont des créatures réelles et effectivement volantes, on les voit s'élevant, décrivant des courbes, mettant la plus

grande aisance à exécuter des loopings, fondant vers le sol la tête en bas à grands renfort d'ailes qui leur permettent de se maintenir dans des positions contraires aux lois de la pesanteur. »

/.../

Stéphane Zagdanski